

Dr EZZIDEEN (Texte sur le film NAZA complet) 13 octobre 2026

"Hier, j'ai regardé Naza.

Je ne suis pas allé pour apprendre ce qui s'était passé à Gaza. Je viens de là-bas. Je suis l'une des victimes de cette guerre, l'un de ses témoins, et l'un de ceux qui ont payé un prix qui ne s'arrêtera pas quand la guerre s'arrêtera.

Je n'avais pas besoin d'un film pour me dire comment des quartiers entiers ont été rayés de la carte, comment des immeubles résidentiels ont été bombardés avec les gens encore à l'intérieur, ou comment des familles ont été forcées de quitter leurs maisons sans savoir où elles étaient censées aller.

Je n'avais pas non plus besoin que quiconque me parle de la famine. Je l'ai vécue deux fois, avec toutes ses humiliations, jusqu'au moindre détail. Ou des personnes affamées qui ont été tuées en essayant d'atteindre ce qu'on appelait de manière si absurde des « centres de distribution alimentaire ».

Je sais tout cela.

J'y étais.

Lisez l'ensemble du fil ci-dessous :

#Naza @yuval_abraham

2/Je suis parti avec une autre question en tête.

Comment des personnes qui ont hérité de la mémoire de l'Holocauste peuvent-elles trouver tant de façons de justifier des atrocités contre un autre peuple ? Comment quelqu'un qui a hérité de la mémoire d'être une victime peut-il en arriver à défendre les actions de ceux qui infligent la souffrance ?

Ressentent-ils jamais un véritable remords ? Comprennent-ils ce qu'ils ont fait ? Ont-ils honte quand ils en parlent ?

Et si je devais en rencontrer un un jour, oserait-il me regarder dans les yeux ?

Comment dorment-ils la nuit ?

Comment une personne peut-elle faire taire sa conscience si complètement ?

Et ceci, pour moi, est pourquoi le film compte.

Le monde a entendu les témoignages palestiniens depuis longtemps. J'ai moi-même passé une grande partie de cette guerre à raconter aux gens ce que j'ai vu. Mais cette fois, nous écoutons des personnes qui faisaient partie du système militaire lui-même. Ils parlent de leurs décisions, de leurs actions, et de la façon dont ils considéraient nos vies et nos morts.

C'est pourquoi je ne suis pas d'accord avec ceux qui critiquent le film pour avoir donné plus de place aux voix israéliennes qu'aux palestiniennes.

Je n'ai pas besoin d'un soldat israélien pour me dire que ce que j'ai vécu était réel. Je sais que c'était réel. J'y étais.

Mais je veux entendre comment il explique ce qu'il a fait. Je veux comprendre comment il parvient à se le justifier à lui-même.

Le témoignage du coupable ne devient pas plus important que celui de la victime simplement parce qu'il vient de lui.

Mais il peut révéler quelque chose que la victime n'aurait jamais pu voir : ce qui se passait de l'autre côté pendant que nous essayions de rester en vie.

3/ Depuis que j'ai quitté Gaza, j'essaie de vivre avec les souvenirs que j'ai emportés avec moi. J'essaie de mener une vie ordinaire. J'essaie d'apprendre à dormir sans me retrouver là-bas, à m'asseoir parmi les gens sans voir les visages de ceux qui ont disparu, ou les lieux qui n'existent plus. Mais en regardant le film, j'ai réalisé à quel point j'avais eu tort de croire que quitter Gaza pourrait aussi signifier laisser ces souvenirs derrière moi. En décembre 2023, l'armée israélienne nous a ordonné

d'évacuer la zone où nous nous trouvions. Ce n'était pas simplement un message ou un avertissement. Des obus frappaient les murs de notre maison. Puis ils ont commencé à tomber dans la rue devant nous alors que ma mère et moi essayions de courir. Nous savions que nous devions partir. Ce que nous ne savions pas, c'était où nous pouvions aller.

L'armée semblait être partout. Il n'y avait pas de route sûre, et personne pour nous indiquer quelle direction prendre. Nous avons commencé à courir. Tous les quelques mètres, des balles frappaient le mur devant nous, et nous comprenions que nous ne devions pas aller plus loin. Nous apprenions où nous avions le droit de marcher à partir des balles qui étaient tirées. Personne ne nous expliquait rien. Il n'y avait ni pancartes, ni lignes tracées au sol. Nous devions comprendre rapidement, car une seule erreur pouvait nous coûter la vie. Je me suis souvenu de ce jour-là si clairement quand l'un des soldats dans le film a dit qu'aucun jour ne s'était écoulé sans que quelqu'un soit tué. Il parlait d'une « ligne imaginaire » convenue. Quiconque la franchissait serait tué. Yuval Abraham lui a demandé comment les gens étaient censés savoir où se trouvait cette ligne. Il a répondu *qu'ils « l'apprenaient à leurs dépens. » Qu'ils devaient l'apprendre par le sang.*

4/Par le sang !

Ces mots sont restés gravés en moi.

Parce que c'était exactement le langage qu'ils nous avaient tenu.

Pour la première fois, je comprenais ce qui nous était arrivé ce jour-là, vu de l'autre côté.

Nous courions dans les rues, essayant de sauver nos vies, tandis que quelque part, des gens pensaient que nous tirer dessus était une manière parfaitement acceptable de nous apprendre où nous avions le droit de nous tenir.

Pour lui, c'était une ligne de sécurité imaginaire.

Pour nous, c'était la différence entre vivre et mourir, entre faire un pas de plus et ne plus jamais en faire un.

Puis le même soldat a parlé de 140 personnes qui avaient été tuées. Il a dit

qu'elles étaient toutes des civils.

Le documentariste lui a reposé la question, presque comme s'il ne pouvait pas croire ce qu'il venait d'entendre.

Aucun d'entre eux ne portait-il une arme ?

Non, a répondu le soldat. Aucun d'eux n'était armé.

Cent quarante êtres humains.

Je n'arrêtais pas de penser à toutes les fois où, après un bombardement, nous avons entendu que l'armée avait visé une « menace », un « suspect », ou une « zone opérationnelle ».

Combien de personnes peuvent disparaître derrière de tels mots ?

Combien de vies peut-on faire passer pour rien du tout ?

Puis est venue l'histoire de l'enfant.

Le soldat a dit qu'ils avaient vu un enfant à travers leurs caméras, en train d'entrer dans la zone interdite.

Ils ne savaient pas pourquoi il était allé là.

Il ne faisait rien.

Il était simplement là.

Et alors ils l'ont abattu.

Un enfant a été tué parce qu'il ne savait pas que des hommes armés avaient tracé une ligne imaginaire et décidé que quiconque la franchissait méritait de mourir.

Il n'a pas été tué pour quelque chose qu'il avait fait.

Il a été tué pour quelque chose qu'il ne savait pas.

J'ai pensé à cet enfant sans relâche depuis que j'ai vu le film.

Cherchait-il ses parents ? S'était-il perdu ? Essayait-il de retrouver sa maison ? Savait-il seulement que quelqu'un l'observait, que quelque part une personne pouvait mettre fin à sa vie d'un simple appui sur un bouton ?

Personne ne le sait.

Mais je connais les enfants de Gaza. Je sais comment ils marchent parmi les ruines des maisons, comment ils sortent chercher de l'eau, de la nourriture, ou quelqu'un qu'ils ont perdu.

Et quand je pense à un enfant tué simplement parce qu'il se trouvait au mauvais endroit, je ne trouve pas d'autre mot pour le décrire que la barbarie.

5/Puis Yuval a demandé ce qu'il advient des corps.

Les corps des civils qui avaient été tués dans ces zones. Les corps de personnes qui ne savaient pas où s'achevait la rue le long de laquelle on leur avait permis de marcher.

Le soldat est resté silencieux un instant.

Puis il a dit que des chiens les mangeaient.

Il a expliqué qu'il n'avait pas pu le voir de ses propres yeux, mais que d'autres qui étaient là avec lui avaient vu les chiens dévorer les corps.

Le documentariste a demandé s'il n'avait pas pu dire quelque chose.

Le soldat a répondu que ce n'était pas son rôle.

Sa responsabilité était purement technique. Il n'était pas censé exprimer une opinion morale.

Imaginez cela.

Savoir que des gens sont tués, que leurs corps sont laissés aux chiens pour être dévorés, et croire que s'opposer à une telle chose relève de l'extérieur

de ses responsabilités professionnelles.

Je n'ai pas pu m'arrêter de penser à sa réponse.

Depuis quand une personne a-t-elle besoin de l'autorisation de son supérieur pour avoir une conscience ?

J'ai pensé aux procès de Nuremberg, et aux mots que le monde a entendus après les crimes des nazis :

« Nous ne faisons qu'obéir aux ordres. »

Ces mots n'ont pas suffi à libérer de leur responsabilité ceux qui les prononçaient.

Et pourtant, aujourd'hui, nous entendons quelque chose d'encore plus froid.

Je suis responsable du côté technique. Le côté moral ne fait pas partie de mon travail.

Comme si un crime devenait moins un crime lorsqu'il est divisé en petites tâches.

L'un surveille. Un autre choisit la cible. Un troisième donne la permission. Un quatrième appuie sur le bouton.

Et à la fin, quelqu'un meurt.

Puis chacun rentre chez lui, croyant peut-être qu'il n'a fait rien de plus que la petite part qu'on lui a demandée.

Mais la personne est quand même morte.

Et je ne peux m'empêcher de me demander : qui, alors, est responsable de sa mort ?

6/Il y avait autre chose que j'espérais trouver dans leurs témoignages.

Je voulais savoir ce qui s'était passé en eux ensuite.

Est-ce qu'ils pensaient aux personnes qu'ils avaient tuées ? Ces visages leur revenaient-ils jamais ? Portaient-ils ces souvenirs dans leur vie quotidienne ? Quelque chose avait-il changé en eux ?

L'un des soldats a dit qu'il avait autrefois visité la Pologne et s'était demandé comment la société allemande avait réussi à continuer de vivre après ce qu'elle avait fait.

Plus tard, a-t-il dit, il avait découvert à quel point cela pouvait être simple.

Une personne pouvait bombarder un endroit et puis, le soir même, se remettre à s'inquiéter d'un rendez-vous personnel.

Un autre a dit quelque chose que je ne pense pas pouvoir jamais oublier : « *J'ai fait tomber l'immeuble, puis je suis sorti boire des bières avec mes amis ce soir-là.* »

Je ne sais pas comment mettre en mots ce que j'ai ressenti en l'entendant dire cela.

Je n'ai pas encore appris à dormir une seule nuit sans retourner à la guerre. Et lui, il était là, parlant de faire tomber un immeuble résidentiel, puis de sortir passer une soirée ordinaire avec ses amis.

Comme si rien ne s'était passé.

Comme si personne n'avait été là.

7/Et soudain, une question m'est venue à l'esprit que je n'ai pas pu chasser.

Le bâtiment dont il parlait aurait-il pu être la maison de ma famille ?

La maison qui a été bombardée le 12 octobre 2023, où 42 membres de ma famille ont été tués ?

Serait-il possible que, pendant que nous cherchions nos proches sous les décombres, pendant que nous pleurons ceux que nous avons perdus, la personne qui les avait tués soit assise quelque part, à boire une bière avec

ses amis ?

Je ne sais pas qui a bombardé la maison de ma famille.

Je ne sais pas ce qu'il a fait ensuite.

Mais la pensée que cela ait pu être possible m'a rendue malade.

A-t-il pensé, ne serait-ce qu'un instant, à ce qu'il avait laissé derrière lui ?

A-t-il jamais imaginé qu'il y avait des familles qui passeraient le reste de leur vie à essayer de vivre avec ce qu'il avait fait en quelques minutes ?

Ma grand-mère était dans cette maison.

Tout comme mes oncles des deux côtés de la famille, leurs fils et filles, et leurs enfants.

C'étaient des gens que je connaissais. Des gens que j'aimais. Des gens avec qui j'avais passé des années de ma vie.

Je me souviens encore de leurs voix et de leurs visages. Je me souviens des petites choses, des moments ordinaires que nous avons partagés, des détails qui ne veulent peut-être rien dire pour les autres mais que je ne peux pas oublier.

Pour la personne qui a bombardé la maison, ce n'était peut-être qu'un autre bâtiment abattu.

Une autre mission accomplie avec succès.

Mais pour moi, une partie de ma vie s'est terminée avec cette maison.

Trois années se sont écoulées.

Et pourtant, je reviens sans cesse à ce jour-là.

Pourtant, j'essaie encore d'apprendre à vivre avec leur absence.

Mais ce qui m'a mis encore plus en colère que leur capacité à reprendre une vie ordinaire, c'était autre chose.

Certains d'entre eux ne parlaient pas de tuer comme quelque chose qu'on les avait forcés à faire.

Ils en parlaient comme de quelque chose qu'ils pouvaient apprécier.

L'un des participants a dit que les soldats parlaient de s'amuser chaque fois qu'il y avait une escalade.

Qu'il s'agissait de « du plaisir, du vrai plaisir ».

Je suis resté longtemps avec ces mots-là.

J'ai vu assez de morts pendant mon travail dans les hôpitaux de Gaza. J'ai vu des enfants mourir sous mes yeux. J'ai vu des familles disparaître, et des gens qu'on a essayé de sauver avec un tel désespoir mais qu'on n'a pas pu.

J'ai vu plus de souffrance que je ne pensais qu'une personne puisse en voir.

Mais je n'ai jamais pu comprendre comment quelqu'un pouvait y trouver du plaisir.

Tuer un autre être humain est déjà terrible.

Mais en tirer du plaisir ?

C'est une forme de cruauté que je ne sais pas comment appréhender.

Ce qui m'a troublé encore plus, c'était d'entendre un participant dire que beaucoup de ceux qui avaient fait ces choses n'étaient pas des membres de l'extrême droite.

C'étaient des gens de Tel-Aviv, des gens qui appartenaient à la gauche modérée.

J'ai continué à y penser.

On imagine parfois que les gens capables de tels actes doivent avoir été des extrémistes dès le départ.

Mais que se passe-t-il s'ils sont des gens ordinaires ?

Des gens qu'on pourrait croiser à l'université ou dans un café. Des gens qui pourraient s'asseoir en face de nous et parler de paix, de justice, des droits humains.

Comment quelqu'un peut-il être gentil avec ses amis, aimant envers sa famille, croire aux droits humains, et pourtant accepter qu'un enfant puisse être tué pour avoir franchi une ligne qu'il n'avait même pas vue ?

Que se passe-t-il dans la conscience d'une personne quand l'humanité d'un autre devient quelque chose qu'il peut simplement mettre de côté ?

9/JE SUIS SORTI DU FILM AVEC UNE COLÈRE QUE JE N'AVAIS PAS RESENTIE DEPUIS TRÈS LONGTEMPS.

Je n'étais pas allé apprendre ce qui s'était passé à Gaza.

J'y étais. J'en avais vu suffisamment.

Je m'y suis rendu parce que je voulais comprendre comment les personnes qui avaient commis ces actes pouvaient continuer à vivre avec elles-mêmes.

Comment pouvaient-elles justifier des tueries ? Comment pouvaient-elles se persuader que ce qu'elles faisaient était normal ? Et comment certaines d'entre elles pouvaient-elles même y trouver du plaisir ?

Je crois que je cherchais du remords.

Peut-être voulais-je entendre l'un d'eux dire qu'il avait enfin compris, même si cela lui avait pris trop de temps, ce qu'il avait fait.

Mais je n'ai pas trouvé la réponse que je cherchais.

Au lieu de cela, je suis reparti avec des questions qui m’effrayaient encore plus.

10/Je suis sorti du cinéma, mais je n’ai pas pu retourner à ma vie.

J’ai marché dans les rues de Madrid pendant plus de cinq heures.

Cinq heures entières.

Je ne savais pas où j’étais ni où j’allais. Je remarquais à peine les rues autour de moi. Je pouvais regarder droit devant moi et pourtant ne pas vraiment voir ce qui s’y trouvait.

Je continuais simplement à marcher.

Mais je ne voyais pas Madrid.

Je voyais Gaza.

Je voyais décembre 2023, quand je courais avec ma mère sous les tirs, sans savoir où nous pouvions aller.

Je voyais les jours de famine, quand nous ne pouvions même pas trouver un seul pain à partager.

Je voyais les hôpitaux, et les enfants que je n’avais pas pu sauver.

Et encore et encore, je me retrouvais à revenir au 13 octobre.

À la maison de ma famille.

Aux personnes que j’avais perdues ce jour-là.

J’étais sorti du cinéma, mais je n’avais pas vraiment laissé le film derrière moi.

Et peut-être, dans une partie de moi, je n’avais jamais quitté Gaza du tout.

11/DEPUIS QUE J'AI QUITTÉ GAZA, J'ESSAIE D'APPRENDRE À REVIVRE.

J'essaie d'accepter que je peux maintenant marcher dehors sans craindre qu'un obus ne tombe, que je peux acheter de la nourriture sans risquer ma vie, et que je peux rentrer chez moi en sachant que ma maison sera encore debout là où je l'ai laissée.

Ce sont des choses si ordinaires.

Et pourtant, j'apprends encore à y croire.

Mais après ces cinq heures de marche à travers Madrid, j'ai compris quelque chose que j'essayais de ne pas admettre depuis mon arrivée en Europe.

J'avais quitté Gaza avec mon seul corps.

Je ne sais pas si je parviendrai un jour à dépasser tout ce qui s'est passé.

Et je ne suis même pas sûr de vouloir laisser tout cela derrière moi.

Comment pourrais-je oublier des personnes que j'aimais ?

Comment pourrais-je jamais faire la paix avec le fait que leur vie s'est terminée de cette manière ?

Parfois, j'ai l'impression que si je parviens à vivre une journée entière sans me souvenir d'eux, j'aurai perdu quelque chose de plus d'eux.

Comme si oublier, ne serait-ce qu'une journée, serait une autre forme de perte.

Et parfois, tout ce que je veux, c'est pouvoir dormir sans les voir.

Je ne sais pas comment réconcilier ces deux sentiments.

Ils vivent avec moi chaque jour.

#NAZA